Chroniques

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES A MUNICH

par Mohammad HAMIDULLAH

LA science occidentale, qui s'intéresse à tout, a fondé depuis plus de quatre-vingt ans un congrès des Orientalistes. Il a généralement lieu tous les trois ans. Depuis le début de l'ère nucléaire, Paris l'a invité en 1948, Istamboul en 1951, Cambridge en 1954 et enfin Munich, en cette année 1957. Ce fut sa 24ᵉ assemblée. On l'appelle « international », mais, sauf une fois à Alger, il ne s'est encore jamais déplacé hors d'Europe. Le Congrès a même accepté, pour sa prochaine réunion, l'invitation de l'U.R.S.S. pour 1960, probablement au mois d'août, et à Leningrad.

L'Allemagne l'avait déjà invité : une fois à Berlin et une autre fois à Hambourg. J'avais entendu dire à Paris que les Juifs boycotteraient ce congrès de Munich, en souvenir de l'inoubliable goebbelisme. Mais en fait, dans les différentes sections du congrès, non seulement les Juifs étaient bien représentés, mais en quelque sorte ils dominaient, tant par ceux qui étaient venus du dehors que par ceux qui habitent encore le pays, en nombre considérable.

Les bibliothèques et les musées de Munich ont produit à cette occasion et distribué parmi les congressistes les études qu'ils renferment sur les trésors hébraïques et juifs. La célèbre revue *ZDMG*, qui est plus que centenaire, publia à cette occasion un numéro spécial, dont le premier article s'intitule « Le centenaire des études orientalistes dans l'université de Munich », d'où l'auteur met soigneusement en relief tout l'apport des Juifs dans ce domaine. Bref, dans ces touchants gestes de repentance et de désaveu, il y a une leçon digne d'imitation pour tout le monde, et je l'adresse particulièrement à mes coreligionnaires musulmans.

C'est du 28 août au 4 septembre 1957 que ce Congrès s'est tenu dans la métropole de la Bavière. Environ 1.500 personnes s'étaient inscrites participantes. Il y en avait de partout : des blancs, des noirs, des bruns, des jaunes, de toutes les races (sauf apparemment les Amérindiens à peau rouge : on aurait souhaité que leurs maîtres actuels les eussent aidés à sortir de leur timidité, et à prendre leur place dans la famille des humains).

Les Russes ont envoyé une dizaine de délégués, parmi les meilleurs qu'ils possèdent. Dans le précédent Congrès, réuni à Cambridge, on avait reproché à leur délégation son inspiration politique, et décelé dans leurs discours et autres activités un effort de pure propagande. A Munich, je n'ai rien remarqué de ce genre : leur délégation s'est seulement occupée de science ; et dans les quelques discours que j'ai eu le temps d'écouter, il n'y avait pas d'autoglorification.

IL y avait un nombre limité de délégués musulmans, venus des quatre coins du monde, depuis le Maroc jusqu'à la Malaisie, Arabes aussi bien que non-Arabes. La ville de Munich a non seulement des églises chrétiennes et aussi des synagogues mais pas de mosquée. Les autorités du Congrès avaient donc réservé une grande salle pour servir de mosquée aux Musulmans. Seulement, comme on avait oublié de la garnir de tapis, cette facilité ne put pas être largement utilisée.

Environ 450 personnes avaient donné le préavis et les titres de leurs conférences. Pour en venir à bout, il a fallu tenir simultanément des séances en quatorze sections, entre lesquelles on avait réparti les sujets à traiter. Comme on le verra, plus de la moitié des sujets concernait les Musulmans ou les pays des Musulmans :

(1) Islam, littératures, 34 conférences. — (2) Islam, histoire, religion et art, 45 conférences. — (3) Egyptologie, 42 conférences. — (4) Turcologie, 26 conférences. — (5) Iranologie, 37 conférences. — (6) Asie centrale,

25 conférences. — (7) Sud-Est asiatique, 16 conférences. — (8) Africanistique, 28 conférences. — (9) Cunéiforme et Ouest-Asiatique, 55 conférences. — (10) Ancien Testament, 19 conférences. — (11) Christianisme et Byzance, 17 conférences. — (12) Indologie, 41 conférences. — (13) Sinologie, 34 conférences. (14) Sémitique, 23 conférences.

Une chose m'a beaucoup frappé : le Pakistan et l'Indonésie sont les pays numériquement les plus importants du monde musulman ; ils n'étaient presque pas représentés. La Turquie, malgré tout ce qu'on lui attribue d'anti-islamisme, en Occident, était la mieux représentée de tous les pays, non seulement dans la section de turcologie, mais même dans les sections purement islamologiques. La difficulté d'obtenir des devises étrangères — progrès de la civilisation ! — est souvent responsable, dans une grande mesure, du fait que peu d'Orientaux se sont rendus à Munich. Il y en avait quand même une cinquantaine, y compris quelques dames, à faire des communications scientifiques. Certains furent même nommés pour présider les séances de différentes sections : Zeki Validi Togan (d'Istanbul), Hasan Husni Abdal-Wahhâb (de Tunis), Salahuddine Munajjed (de Damas), par exemple.

Un nombre considérable de conférenciers a fait usage de projections cinématographiques pour illustrer les communications, non seulement sur le sujet des fouilles, mais sur tout autre sujet imaginable : anciens manuscrits du Koran, histoire de la verrerie en Iran depuis 1500 av. J.-C. jusqu'à 1700 ap. J.-C., entre autres. L'intérêt qu'il y a dans la collaboration des chercheurs des différentes branches de la science se fait sentir même en Orientalisme. Par exemple, un professeur venu de Londres — ancien élève à la Sorbonne — a dirigé une petite série de fouilles à Harrân (jadis métropole des Sabéens). Il y a là une mosquée en ruines. Dans le pavé de ce qui était autrefois la cour de la mosquée, il remua certaines pierres de grande dimension, et par chance trouva au revers d'une dalle une inscription cunéiforme, évidemment préislamique. On y lit la mention documentaire la plus ancienne actuellement connue des villes de Yathrib (Médine), de Khaibar, de Fadak, de Taimâ, etc. (dans la presqu'île d'Arabie). Un autre, venu de Budapest, parla des registres hébraïques de Hongrie, à l'époque où ce pays était une province de la Turquie. De tels sujets intéressent à la fois plusieurs secteurs.

Il y avait évidemment beaucoup de Juifs à parler des questions islamiques, mais aussi un Musulman au moins a parlé des Samaritains et étudié les influences islamiques sur leurs croyances et leurs rites.

Les titres des conférences ne seraient pas d'une lecture intéressante, mais que dire sur un Congrès de 14 sections et d'environ 450 communications Voici pourtant, par ordre alphabétique des orateurs, quelques-unes de ces conférences qui m'ont intéressé :

1. Ali-Zadé : Système agraire en Azerbaidjan aux XIIIe-XIVe siècles.
2. Mlle d'Alverny : Deux opuscules inédits d'Al-Kindi (sur l'optique et la magie).
3. Anwarul-Raqq : L'influence de la pensée politique musulmane sur l'Europe du moyen âge.
4. Avalon : Les Mamelouks et la puissance maritime. Une phase de la lutte entre l'Islam et la Chrétienté européenne.
5. Derret : Développement du droit brahmaniste de l'Inde, 1955-1956.
6. Dimand : Les premiers bronzes musulmans de l'Iran dans les collections américaines.
7. Fahd : Sur une pratique cléromantique à la Ka'bah à l'époque pré-islamique.
8. Faruqi : Matière historique inutilisée en urdu et en persan sur la vie sociale de l'Inde au XIXe siècle.
9. Gadd : Le royaume de Nau Na'id (assyrien) en Arabie.
10. Habachi : Rapports de l'Egypte avec la Lybie sous Ramsès II.
11. Jäschke : Vahiduddine, le dernier Sultan ottoman.
12. Khachab : Nizâmul-Mulk et le Siyâsatnâméh.
13. Labib : Argent et crédit, étude sur l'histoire économique de l'Egypte au moyen âge.
14. Minovi : L'abrégé du Khalîlah wa Dimnah par le calife Mamoun.
15. Munajjed : L'institut des manuscrits arabes de la Ligue arabe et ses activités.
16. Pareja : Un manuscrit arabe sur les échecs et l'échiquier.
17. Parson : Le « cas » dans la grammaire haussa.
18. Sezgin : La question de la transmission dans la tradition musulmane.
19. Strelcyn : Sur une tradition éthiopienne d'origine yéménite concernant l'écriture.
20. Turan : L'islamisation en Turquie seldjoukide.
21. Vercoutter : Explorations archéologiques au Soudan (1955-1957).

J'ai moi-même parlé de l'esthétique et l'art dans l'enseignement du Prophète de l'Islam.

S'IL était même physiquement possible d'écouter toutes les conférences, il ne serait pas intellectuellement possible de les apprécier convenablement, tant est grande la différence entre les diverses branches d'Orientalisme. Un choix s'impose :

a) L'histoire pré-islamique du Nord de l'Arabie ne nous a laissé que peu de monuments. Si bien que la moindre découverte a un caractère « sensationnel ». Lorsque Huber apporta en 1883, de Taïmâ (en Arabie du Nord), une dalle portant une inscription (maintenant au musée du Louvre), on en parla pendant longtemps, bien qu'elle ne portât que quelques noms des divinités païennes. On sait que Taïmâ appartenait aux Chaldéens et que leur dernier roi Nabonidus (556-539 av. J.-C.) l'avait même prise pour « résidence provinciale ». M. Gadd, de Londres, nous exposa ce qu'on connaît maintenant sur ce roi. Plus importante encore fut la communication de M. Rice (également de Londres) qui dit comment il découvrit à Harrân (en Mésopotamie) une inscription cunéiforme, qui est non seulement plus ancienne que celle de Huber, et qui s'attacha à l'itinéraire des commerçants harrâniens allant en Arabie : à Taïmâ, à Khaibar, à Fadak et même à Médine. Les négociants d'antiquité ne voyageaient que lorsqu'il y avait de bons clients et l'espoir de profits considérables. Le voyage des Mésopotamiens en Arabie prouve l'importance matérielle de ce pays.

b) Chez les Babyloniens, les étrangers résidants s'appelaient « mochkino ». La stèle de Hammourabi (qui orne le musée du Louvre) parle longuement d'eux et des clauses juridisques les concernant. M. Speiser (d'Amérique) réunit des données éparses, puisant aux diverses sources, pour nous dresser un tableau vivant de cet aspect de la pratique du droit de l'homme dans l'antiquité. Il convient peut-être de rappeler que le mot « mochkino » est maintenu en arabe sous forme de « miskine ». En arabe moderne, cela signifie un pauvre, un humble (dont est tiré le mot français *mesquin*) ; mais autrefois, au début de l'Islam, ce mot gardait encore en arabe son sens étymologique, et un document jette une vive lumière là-dessus : on connaît le verset du Coran qui promulgue les règles du budget de l'Etat, et dit : « Les recettes de l'Etat ne sont destinées qu'aux *fakirs*, aux *miskines*, aux..., aux... ». Le grand calife Omar rencontra un jour, dans les rues de Médine, sa capitale, un mendiant, et apprit que ce dernier était un Juif qui prétendait qu'à cause de l'âge avancé il ne pouvait plus travailler et qu'il n'avait de quoi vivre. « Ce n'est pas la justice », s'exclama le calife ; puis non seulement il lui donna immédiatement quelques sous de sa propre poche, mais donna aussi ordre au Trésor public d'enregistrer le nom de ce Juif pour lui verser régulièrement une pension convenable. Ce document est cité par Abou Yousuf (ministre de la Justice de Haroun el-Rachid) — dont l'ouvrage est traduit en français par Fagnan — et nous y lisons ces mots d'Omar : « Puisque parmi les bénéficiaires coraniques des recettes d'Etat les *fakirs* sont les pauvres parmi les Musulmans et les *miskines* sont ceux d'entre les non-Musulmans, dont fait partie ce Juif, etc. » Il est vrai que dans un Etat basé sur une notion religieuse de la nationalité, les ressortissants des autres religions seront considérés comme étrangers, mais cela n'empêcha pas au puritain mais juste Omar d'être charitable envers ses sujets juifs.

c) Il n'est guère de souverains dans l'histoire mondiale qui se soient occupés des lettres. Mamoun, fils de Haroun el-Rachid, fut une exception. On connaît le célèbre ouvrage arabe *Kalila va dimna*, quelque chose comme les Fables de La Fontaine, renfermant des contes pleins de matière à réfléchir. M. Miouvi, de Téhéran, vient de découvrir le manuscrit d'un abrégé du même ouvrage, rédigé par le calife Mamoun. Le prestigieux auteur supprime tous les contes et ne conserve que la morale de ces récits : retenant parfois les mots de l'auteur original, mais plus souvent y ajoutant de nouvelles observations intéressantes.

d) Souli fut un historien des lettres de l'époque abbaside. Ses qualités intellectuelles firent de lui le compagnon choisi de plusieurs califes, lors des soirées de divertissement surtout. Il rédigea un ouvrage intitulé *Les Feuilles*, où il nous conserva un grand nombre de compositions poétiques des califes et d'autres membres de la famille royale. Malheureusement, on ne connaissait que des fragments infimes de ce volumineux ouvrage. M. V.-L. Beljaev, de Moscou, nous parla du manuscrit complet découvert à Léningrad et qu'il a déjà préparé pour l'édition. Nous serons donc bientôt en mesure de savoir davantage de certains califes.

e) Bosch Vilà nous décrivit d'une façon savante l'émigration des Berbères en Andalousie (Espagne). Mais l'histoire de ce peuple entreprenant (qui produisit un saint Augustin et un Ibn Khaldoun) reste encore à écrire . Malgré la séparation politique de l'Espagne musulmane et du califat abbaside de Bagdad, les Berbères faisaient fi des frontières. En effet, on rencontre les Brazil (membres de la tribu berbère de Birzala) non seulement en Afrique occidentale et en Espagne, mais même en Syrie. En cette année, où l'on vient de célébrer le presque demi-millénaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, il convient de signaler que ces Brazil avaient des rapports suivis avec l'Amérique du Sud, avant même l'arrivée de Christophe Colomb. Les historiens arabes ont parlé de l'émigration d'un empereur de Mali, avec des Noirs et des Berbères d'entre ses sujets, en deux mille bateaux, à travers l'Atlantique. On sait aussi que Christophe Colomb avait rencontré beaucoup de nègres, dans les Antilles, lors même de son

premier voyage, nègres qui étaient alors en guerre perpétuelle avec les autochtones à peau rouge. Dans le *Livre de la connaissance du monde*, rédigé par une moine franciscain en 1350 (avant la découverte américaine) et édité par Clements Markham, nous lisons : « J'embarquais sur un bateau avec quelques Maures, et nous arrivâmes à l'île... puis... puis... une autre Brésil... en sorte qu'il y avait au total 25 îles. » D'après D. W. Jeffereys, ce Brésil « devait probablement se rapporter à une des Petites Antilles, par exemple la Barbade ». Il est évident que le nom Brésil fut d'abord l'appellation d'une île avant de l'être du grand pays actuel de l'Amérique du Sud. Tout le monde est d'accord là-dessus : ce nom à l'origine n'est ni américain ni européen. Que pense-t-on de notre tribu berbère Brazil, qui est étroitement mêlée aux rapports africo-américains ?

f) Parmi les Turks, on ne saurait nier aux Seldjoukides la grandeur militaire : leur culture n'est pas moins remarquable. Si Osman Turan (d'Ankara) nous parla des résultats d'efforts pacifiques déployés par les Seldjouks pour l'islamisation du pays, Mme Otto-Dorn (également d'Ankara) montra que même les pierres tombales de cette époque constituent une précieuse source d'histoire culturelle. En effet, sur les tombeaux de l'époque qui suit immédiatement l'islamisation, nous voyons non seulement les versets coraniques pieux, mais aussi les figures sculptées d'hommes et d'animaux, etc. Par la suite, le turban remplace, dans la sculpture, les autres motifs de décor. Les hauts fonctionnaires turcs ignoraient la monotonie en matière de turbans d'honneur ; si bien que chacun d'eux portait un turban différent. Les musées turcs, et encore moins les collections privées des familles turques, ne possèdent pas les exemplaires de toutes ces variations de la coiffure masculine. Les cimetières viennent à notre aide, et l'on peut, à partir de la sculpture, dresser la liste des centaines, sinon des milliers de modèles de turbans turcs.

Cela suffit peut-être pour donner une idée générale de ce qui s'est passé à Munich.

Quelqu'un avait proposé au Congrès que l'on demande à une maison d'édition hollandaise de réimprimer certaines de ses publications aujourd'hui épuisées. Le Congrès a repoussé la motion, peut-être parce qu'elle était un peu humiliante pour les savants, et l'a remplacée par une autre qui disait que le Congrès apprécie les éditions de plus en plus excellentes faites dans l'Orient arabe et souhaite une collaboration entre les savants orientaux et occidentaux.

Une autre résolution suggéra que, dans les prochaines réunions, on donnât des sujets-types sur lesquels tout le monde pourrait parler. Il y a l'inconvénient de la langue, plus difficile encore que du sujet, pour intéresser tout le monde, depuis les sinologues jusqu'aux arabisants, en passant par les hébraïsants et les christologues et les indologues. A moins qu'on utilise la méthode coûteuse de l'O.N.U. pour traduire instantanément en plusieurs langues, l'expérience montre que le niveau des discussions n'est pas des meilleurs. On voyait dans le Congrès que les professeurs allemands avaient de la difficulté à répondre en français et vice versa. On n'en parla plus dans l'assemblée générale.

Une résolution, qui semble avoir été victime de préjugés plutôt personnels, et qui fut retirée, mérite pourtant d'être citée. Le catalogue universel des ouvrages arabes (GAL) de Brockelmann est très utile, puisqu'il mentionne tous les auteurs connus et cite les noms de tous leurs ouvrages, en y ajoutant la précision des éditions et des manuscrits existant dans les bibliothèques des quatre parties du monde.

Œuvre d'un seul homme, ces sept volumes ont des défauts : il y a des erreurs, il y manque beaucoup d'ouvrages connus, et on fait chaque jour de nouvelles éditions. Istamboul étant l'endroit le plus riche du monde en manuscrits arabes — si Paris en a 7.000, Istamboul en a 200.000 ! — il serait souhaitable d'établir un bureau à Istamboul (et les Turcs ont volontiers accepté la proposition), qui ferait non seulement l'inventaire des trésors arabes de la Turquie, mais aussi auquel les savants de tous les pays enverraient les corrections à faire au GAL, relevées par eux durant leurs lectures ; et l'on publierait par la suite des volumes de suppléments.

Voilà quelques impressions vécues de cette réunion intéressante.

Pensée de l'auteur non respectée -